

Dynamique sémiotique... et « anthropologie langagière » : une perspective.

(Contrepoint « phénoménologique »)¹

Robert Nicolai²

Résumé

En prenant pour support cinq thèmes propres à la dynamique sémiotique : soit le sujet expérientiel et la naturalité, le clivage, l'historicité et sa rétention, le NOUS et enfin la perspective de l'anneau de Moebius et de la dérive hélicoïdale qui suture le clivage et tend à nous renvoyer à nous-mêmes dans un unique plan dont nous ne sortons pas, il s'agira de s'interroger sur les potentialités de rencontre envisageables avec d'autres traditions de recherche issues de l'ordre philosophique, tout particulièrement phénoménologique (cf. Merleau-Ponty); et donc de mettre en regard, sinon en résonance, cette dynamique sémiotique avec d'autres conceptualisations qui ne s'y identifient pas et ne la recouvrent pas, mais qui sans doute, la croisent. Dès lors, la confrontation de certains points de conceptualisation et de certains objectifs affichés ne peut qu'être enrichissante.

Mots-clés : dynamique sémiotique ; naturalité ; clivage ; historicité ; NOUS ; anneau de Moebius.

Abstract

Taking as support five themes specific to semiotic dynamics: either the experiential subject and naturalness, the splitting, the historicity and its retention, the WE and finally the perspective of the Möbius strip and the helicoidal drift which sutures the splitting and tends to send us back with ourselves in a single plane from which we do not come out, it will be a question of wondering about the potential for meeting with other research traditions from the philosophical order, especially phenomenological (Merleau-Ponty, ...); and therefore to compare, if not enter into resonance, this semiotic dynamics with other conceptualizations which do not identify with it and do not cover it, but which no doubt cross it. Therefore, the confrontation of certain points of conceptualization and certain displayed objectives can only be enriching.

Keywords: semiotic dynamics; naturalness; splitting; historicity; WE; Möbius strip.

¹ Ce texte a fait l'objet d'une présentation (21 mars 2019) au séminaire « Formes Symboliques » du LIAS. Institut Marcel Mauss / EHESS. Paris.

² Laboratoire Histoire des Théories Linguistiques (HTL), Paris/ CNRS-UMR 7597 & Institut Universitaire de France, France. E-mail : robert.nicolai@orange.fr.

Préambule

De mon point de vue, l'intérêt de ce texte réside surtout dans sa qualité de passe-muraille plutôt que dans l'originalité des notions qu'il convoque, finalement bien (re)connues. En effet, si l'on conçoit que lier des évidences conceptuelles d'un champ épistémique donné à des questionnements spécifiques propres à un autre champ épistémique (et vice-versa) n'approfondit pas nécessairement la connaissance interne aux champs épistémiques considérés, cela peut toutefois conduire à stimuler positivement la réflexion et, sinon participer à une reconfiguration de ces champs (ce qui serait prétentieux !...), du moins contribuer à l'émergence d'un nouveau champ (ce qui, finalement, n'est pas moins prétentieux !!...). On peut trouver là quelques éléments pour une « justification ».

1. Réflexion sur un titre

La dynamique sémiotique ? J'entends par là le processus de mise en signification, d'élaboration de sens et de transformation en signes de ce qui se manifeste et de ce que nous élaborons dans notre monde, que ces manifestations aient déjà, ou non, le statut de signes. Qu'elles relèvent ou non du linguistique ; toutefois, dans cette dynamique qui nous intègre et dont nous sommes les nécessaires et évidents acteurs, l'objet qu'est la langue est à la fois un outil privilégié, un résultat et un préalable. En continuelle (re)construction, ce processus habite notre « travail » ordinaire d'humains parlants et socialisés, dotés de mémoire, marqués de souvenirs, porteurs de projets et de perspectives, et communicants. Nous le développons pratiquement et conjointement ainsi que les procédures mêmes de sa saisie et de sa reconnaissance.

Une anthropologie langagière ? Dans le but d'appréhender, de comprendre et d'analyser les procès d'émergence des significations et la construction des signes que nous développons en contexte, je cadre ici un lieu épistémique global au sein duquel il s'agit de conceptualiser et d'appréhender la dynamique communicationnelle des 'acteurs de la communication' (leurs comportements, leurs attitudes, leur activité et leur activisme) articulée à l'empreinte corrélative portée par les 'sujets expérientiels' que manifestent / expriment les humains parlants. Une empreinte passive, mais qui s'imprime / s'impose dans le procès de mise en signification de ce qui s'échange : des énoncés proférés, des formes linguistiques, des pratiques langagières et sociales qu'ils croisent et articulent.

Dans quel cadre d'analyse ? Bien évidemment, cette approche peut se concevoir sans être située par rapport aux autres approches qui ont aussi exploré l'espace linguistique et social de la mise en signification... C'est alors dommage. Sans souci d'exhaustivité, dans le domaine occidental de la réflexion linguistique – celui qui nous est le plus familier – il est pertinent de rappeler Wegener et Bühler à propos de l'articulation entre locuteur et auditeur (Nicolai, 2016a). L'on peut aussi relever des affinités avec une partie des principes du fonctionnalisme pragois (Nicolai, 2016b) ; de même, l'on reconnaîtra une parenté avec les travaux de sociologie et de sociolinguistique interactionnelles de Goffman et Gumperz (Nicolai, 2014), avec la saisie ethnométhodologique de Garfinkel (Nicolai, 2016a, 2017b), ou encore avec la saisie gestaltique (cf. Köhler) et enfin, quelques connexités avec certains aspects des travaux contemporains ayant assumé et intégré cette saisie gestaltique (cf. Cadiot & Visetti, 2001). Mais la dynamique sémiotique croise également d'autres espaces épistémiques dans lesquels l'humain parlant est questionné au travers de ses modalités de conceptualisation et ses dynamiques de création de sens comme dans ses comportements sociaux et individuels, telle la réflexion actuelle – parfois tirée à hue et à dia – sur la cognition (Nicolai, 2017a, 2018).

Pour quelles perspectives ? L'horizon des rapprochements pertinents est donc largement ouvert. Et c'est cela qui peut justifier cette présentation dès lors que – perçues hors l'espace linguistique – des potentialités de rencontre sont envisageables avec d'autres traditions issues de l'ordre philosophique, tout particulièrement phénoménologique ; que des programmes de recherche proposent de « [définir] un horizon, que nous entrevoyons ici sous l'angle de ce que l'on pourrait appeler une *phénoménologie sémiotique*, c'est-à-dire une phénoménologie qui s'en tienne au primat d'une perception qui soit originairement *expressive, sémiotique*, et même *langagière* (Rosenthal & Visetti, 2010) ». Certes, il y a lieu de penser que les visées de ce que j'entends par la désignation de la *dynamique sémiotique* et de l'*anthropologie langagière* d'une part, et de ce qui est considéré sous le chapeau de la *phénoménologie sémiotique* d'autre part, ni ne s'identifient ni ne se recouvrent exactement, ni ne se sont inspirées l'une de l'autre. Mais la confrontation sur quelques points de conceptualisations et sur certains objectifs affichés ne peut qu'en être d'autant plus intéressante et enrichissante ; en raison même de cette initiale indépendance épistémique³.

Synthétisons. Je me positionne sur plusieurs plans corrélatifs, qui tous, attestent la présence de l'humain et son bouclage sur ses productions et son environnement :

- Celui de la dynamique sémiotique où sont pertinents les *acteurs de la communication* en tant qu'ils sont les vecteurs des procès de mise en signification et d'élaboration explicite du sens.
- Celui de la naturalité où sont considérés les *sujets expérimentiels* qui participent *de facto* à ce même procès. Ce qui est alors en jeu c'est l'incidence de notre empreinte corporelle dans notre usage des langues, sur leur(s) structure(s) sur leur(s) forme(s), dans la matérialité de leurs codages et de leurs codes sociaux, ainsi que son impact dans la mise en signification.
- Et enfin, le plan de l'*élaboration épistémique* sur lequel nous développons conjoncturellement des connaissances d'ordre scientifique ou non, construisons nos systèmes de référence et faisons signifier le monde dont nous sommes partie prenante et dans lequel nous sommes naturellement insérés.

En raison de ce positionnement multiple, il conviendrait de (tenter de) faire preuve d'ubiquité, car c'est en se situant sur ces différents plans à la fois qu'il devient intéressant d'appréhender les phénomènes et les dynamiques auxquels nous sommes confrontés. Saisi dans cette perspective, l'objet-langue est le reflet sélectif, prédéterminé, historicisé et distancié d'usages et de pratiques communicationnelles ; il est le support et la justification d'une élaboration théorique particulière : celle que le descripteur, linguiste en l'occurrence – tout autant que l'interactant – développe et retient dans sa pratique ordinaire et en fonction de son projet, lequel est toujours en situation d'évaluation, de réévaluation et de vérification quant à son bien-fondé.

Nous sommes dans la langue, mais dans le même temps, nous nous en distançons (nous la surplombons). Une distanciation nécessaire qui, consacrant l'évidence d'un clivage, est celle qui nous permet d'élaborer des représentations en rapport avec les pertinences que nous

³ Accessoirement, et afin d'éviter des confusions, je précise que, jusqu'à présent, dans le « champ problématique » qui est le mien, ce que j'ai désigné par le terme « phénoménologie » renvoyait à un ensemble de phénomènes dynamiques généralement appréhendés indépendamment les uns des autres dans leur matérialité et dans leur fonctionnement, mais que l'on décidait pour des raisons théoriques de considérer comme étant liés entre eux par des relations plus ou moins étroites. La *phénoménologie* ainsi définie est alors traitée en tant qu'objet problématique qu'il s'agit d'appréhender et de décrire – comme tous les objets en fait – en rapport avec une pertinence construite pour l'occasion (Nicolai, 2017 : 14, note 6). Une *phénoménologie* qui n'a donc rien à voir avec l'acception du terme dans l'espace philosophique.

décidons de sélectionner *in situ* et en contexte, et ainsi, conduit tout aussi bien à créer du sens qu'à induire et à organiser les principes d'analyse dont nous avons besoin.

2. Cinq notions à travailler en regard de la dynamique sémiotique

Je ne vais pas présenter le détail de la dynamique sémiotique ; pour cela il suffit de se reporter aux travaux existants (Nicolai, 2011, 2012a, b, c, 2016a, b, c, 2017a, b, c, 2018, 2019...). Je me contenterai seulement de reprendre (revenir sur) cinq notions qui d'une part, montrent la pertinence de la saisie de ce que j'appelle la dimension de la naturalité dans les processus de mise en signification des langues et du discours et d'autre part, illustrent « notre place » dans cette dynamique de mise en signification des énoncés proférés en contexte et dans celle de l'élaboration de sens en langue pour, dans le même temps, questionner le procès de construction épistémique – scientifique ou non – que nous produisons continuellement, corrélativement à notre activité communicationnelle ordinaire.

Bien qu'ayant été développées sans lien avec les questionnements de la philosophie – contraintes des cloisonnements disciplinaires obligent ! – il appert que ces notions pourraient avoir des affinités avec certaines conceptualisations propres à la phénoménologie – dont je ne suis pas « spécialiste ». Je pense à Merleau-Ponty (1945, 1960) dont on sait que plusieurs travaux⁴ ont mis en évidence l'importance pour la compréhension de la problématique de l'élaboration du sens et de la sémiogénèse en général.

Si ce croisement se vérifiait, un débat pourrait s'ouvrir. Voici ces notions :

- *Le sujet expérientiel et la dimension de la naturalité*. Ces deux notions entrent possiblement en résonance avec la thématique du « caractère à la fois public, incarné et réflexif » du cri et de la voix au sens de Merleau-Ponty : « Comme le cristal et beaucoup d'autres substances, je suis un être sonore, mais ma vibration à moi je l'entends du dedans ; [...] ma voix est liée à la masse de ma vie comme ne l'est la voix de personne (1964 : 188) » ;
- le *clivage*. Je l'introduis en tant que notion théorique d'arrière-plan, peut-être susceptible, en raison de la réflexivité qui la caractérise, de rencontrer les notions de 'chiasme' et de 'déhiscence', ou encore de croiser des distinctions plus concrètes telles que 'parole parlante / parole parlée' ;
- *l'historicité et sa rétention* ainsi que le *NOUS*. Ces notions connotent un arrière-plan d'*energeia* humboldtienne que nous sommes nombreux à partager, et retrouvent peut-être aussi la problématique de l'« échappement », de la 'sédimentation' ou de l'« institution » ;
- enfin, la *perspective de l'anneau de Möbius* et l'image de la *dérive hélicoïdale* qui, à sa façon, suture le clivage et, « chiasmatisquement » ou non, tend à nous renvoyer à nous-mêmes dans un unique plan dont nous ne sortons pas.

Il est temps d'entrer dans le vif.

2.1. Sujet expérientiel et la dimension de la naturalité

On sait que la réflexion concernant la motivation psychobiologique a souvent été marginalisée dans les études linguistiques. De quoi l'on aura parfois déduit qu'elle est secondaire dans la

⁴ Par exemple, et sans recherche d'exhaustivité : Rosenthal Victor & Visetti Yves-Marie, 2008, 2010 ; Cadiot, Pierre & Visetti, Yves-Marie, 2001.

structuration des langues et dans le développement du langage, avant tout conçu / perçu dans sa fonction d'information, de catégorisation, de désignation... et de conceptualisation. À tout le moins, on aura considéré que son étude devait être cantonnée à des sous-disciplines spécifiques. Or, la marginaliser ainsi, c'est faire un choix arbitraire parmi les fonctions du langage. C'est ne pas voir que, dans notre espace individuel comme dans notre espace social partagé, ces caractères liés à notre corporéité peuvent être (sont toujours ?) mis dynamiquement en rapport avec des champs impressifs différenciés et, qu'en sous-jacence, ils contribuent potentiellement (toujours ?) à la mise en signification de ce qui s'échange.

Le sujet expérientiel. On identifie chez l'humain parlant une qualité propre de ressenti qu'il porte, transporte et supporte en liaison avec cette sensibilité au (et du) corps. On sait qu'elle se manifeste à travers des types d'articulation phoniques ou rythmiques, des effets de la voix perçue et ressentie dans l'oreille des interlocuteurs comme dans la matérialité du corps. Inéluctablement, l'on sait aussi que cette qualité propre de ressenti⁵ se faufile, s'impose et s'incarne à travers le discours ordinaire, actualisée dans les échanges auxquels se livrent ces humains parlants, agissants et réagissants fonctionnellement en tant qu'acteurs de la communication depuis les places qu'ils occupent dans leurs pratiques interactionnelles. Un constat qui, finalement, n'a rien de nouveau ni d'original, mais qui concerne une dynamique qui, à terme, a une incidence sur la forme des signes. C'est la raison pour laquelle il est pertinent de s'intéresser à la matérialité phonique des signes et aux capacités de perception et de symbolisation que les liens psychophysiologiques activés dans les procès langagiers sont susceptibles d'introduire – des signes proférés à leurs proférateurs – et cela jusqu'au « grain de la voix » (Barthes, [1972] 1972-1976 : 155 ; Badir & Parret, 2001) ; de même qu'il est opportun de s'intéresser (ou de se ré-ouvrir) à une problématique qui vient croiser et retrouver certaines des recherches phonétiques et lexicales, sémantiques et stylistiques – des années '60 (Guiraud, 1967 ; Fónagy, 1983 ; Peterfalvi, 1965, 1970).

D'un point de vue épistémique, lorsque l'on décide de considérer la dynamique de l'humain parlant sous cet angle particulier, ce sera le *sujet expérientiel* que l'on considérera. Celui-ci se distingue de l'acteur de la communication portant par / pour lui-même un projet communicationnel explicite. Il acte simplement l'existence d'un « présent-constant » qui, quels que soient l'intentionnalité des humains parlants et leurs projets de mise en signification dans leurs activités communicationnelles ordinaires, va les doter d'un supplément de signification implicitement et collectivement perçu et partagé. J'interprète donc le sujet expérientiel comme le support (le porteur) d'un toujours-déjà-là ineffaçable qui teinte la communication en cours et qui, finalement, peut contribuer à la transformer dans ce qu'elle signifie.

La dimension de la naturalité. Dès lors, nous nous situons sur une dimension particulière, celle de la naturalité. Je retiens cette dimension comme étant constituante de notre rapport aux langues, à leur dynamique et à leur fonctionnalisation dans le discours, et cela au même titre que les dimensions référentielles, interactionnelles et pragmatiques bien connues. Une

⁵ Il est probable que l'analyse de ce *sujet-expérientiel* que j'ai introduit sans avoir songé – en dépit d'un tropisme « passe-muraille » – à quelque approche philosophique que ce soit puisse, « après coup », montrer quelques affinités avec certaines des intuitions de Merleau-Ponty : « Comme il y a une réflexivité du toucher, de la vue et du système toucher-vision, il y a une réflexivité des mouvements de la phonation et de l'ouïe, ils ont leur inscription sonore, les vociférations ont en moi leur écho moteur. [... entre son et sens, parole et ce qu'elle veut dire, il y a encore rapport de réversibilité et nulle description de priorité, l'échange des paroles étant exactement différenciation dont la pensée est l'intégrale] (Merleau-Ponty, 1964 : 188). » C'est suite à une remarque d'Antonino Bondí, et aussi à ses considérations sur le sujet parlant (2012) que je dois d'avoir fait ce lien !

dimension qui est donc concernée par (la considération de) des potentialités de ressenti inscrites dans le signe, et finalement, par (une attention envers) ce que j'appelle de façon imagée, la « manducation des mots du monde » (Nicolai, 2007, [2009] 2012b, 2012c ...). Une dimension qui s'applique sur des types de signes et de structures conceptuelles, phonétiques, lexicales ou grammaticales voire, gestuelles et comportementales, que les humains parlants, selon leurs ressentis / perçus psychophysiologiques, sont susceptibles de présélectionner, et/ou de fonctionnaliser à l'occasion dans la création d'effets de sens. Ce qu'aucun coach vocal n'omettrait de souligner.

Aujourd'hui, certains aspects de cette dimension de la naturalité, reformulés en « submorphémie » dans un cadre cognitiviste (Bottineau, 2012, 2013, 2016), commencent à retrouver des résonances dans les études cognitives et les récentes orientations énaclives accordées avec ces recherches qui supposent un lien constitutif entre le social, le cognitif et le corporel.

Dans une modalité différente, l'on retrouvera aussi ces préoccupations dans certaines approches descriptives de terrain (Nicolai, 1982, 1983), puis dans des développements théoriques subséquents (Nicolai, 1985, 1986, 1987, 1992), jusqu'à ouvrir sur les présentes réflexions (Nicolai, 2007, [2008] 2016c, [2009] 2012b, 2012c, 2019).

2.2. Clivage

Le clivage s'actualise à plusieurs niveaux que j'ai présentés par ailleurs (cf. Nicolai, 2012a, 2019). Tout d'abord, au niveau des acteurs de la communication. Là, l'acteur de la communication, ce passeur de sens et ce constructeur de signes est déterminé par le « jeu de rôle » dans lequel il s'inscrit en tant qu'« acteur séculier » et en tant qu'« acteur régulier », puis par l'historicité de ce qui se passe et de laquelle il participe, ou plutôt, par la rétention de cette historicité et sa « gestion » en contexte et en situation. À partir de là, et en raison de la double distanciation ainsi générée, il va retenir en lui-même une frontière interne. C'est-à-dire, il va acter un clivage qui lui est propre. Un clivage nécessaire, inhérent au dynamisme communicationnel qu'il développe.

Ensuite, au niveau du signe. Car, considéré du point de vue de son émergence, de sa dynamique et de ses transformations toujours en partie liées à l'historicité de son emploi antérieur ce signe est aussi concerné par un clivage. Autrement dit, le procès de sémiotisation – qui ouvre sur le signe – consiste dans la création du représenté (référé à une appréhension décontextualisée et à des entités objectivables et conceptualisables) à partir du présenté (référé à une appréhension contextualisée) ; et se fonde en lui-même sur cette distanciation. C'est ainsi que, d'être produits en contexte, les signes (énoncés proférés, formes linguistiques échangées dans l'interaction par les acteurs de la communication) sont repérés là où ils font sens et retiennent de cet emploi un supplément de sens.

Le sens, constitutif du signe, est donc composé pour partie d'une trace contextuelle, réelle ou supposée, indice de son historicité. En fin de compte, de même que la notion d'acteur s'est constituée sur un clivage et l'existence d'une frontière interne complexe lui permettant de se manifester, le signe saisi dans le procès de son émergence et de ses transformations s'actualise aussi sur un clivage et renvoie à une frontière dynamique interne du même ordre, qui est une condition de son existence.

Espaces épistémiques de description. La réalité du clivage une fois bien établie, il importe de se questionner sur son importance et sur sa pertinence dans les divers espaces épistémiques concernés par les langues et le langage.

Sans surprise, dans l'espace linguistique, le clivage n'est pas pertinent, ou plutôt, disons qu'il s'y trouve « gelé » ! En revanche, il devient significatif dans l'espace anthroposocial, où les linguistes s'attachent à appréhender l'incidence mondaine du jeu des acteurs de la communication, des processus qu'ils mettent en œuvre, des dynamiques et des constructions symboliques référées aux dimensions sociales et communicationnelles qu'ils développent. Là où ils s'intéressent à la construction et à la transformation des langues et des représentations à partir de l'analyse de la variabilité du donné langagier et social disponible ; tous, « objets » résultant d'un clivage. Dans ce contexte la problématique du clivage dans la langue fait partie intégrante du travail de recherche.

Mais c'est aussi (et peut-être surtout) dans l'espace de la dynamique sémiotique (le lieu où les acteurs – en interaction – sont appréhendés et considérés dans leur activité de découvreurs et de générateurs de sens, dans leur activité de constructeurs / « transformeurs » de signes) que le clivage est omniprésent en tant qu'il est fondateur et qu'il « origine » ce qui se passe autour et à travers une frontière interne, nécessaire, ineffaçable, dynamique et complexe, garante du procès de communication lui-même et de la distanciation que présuppose la construction du sens, mais en même temps, garante de l'unicité du champ dans lequel cela se manifeste⁶. Ici, ce qui est le plus attentivement pris en compte, c'est la dynamique du clivage plutôt que les résultats de son action.

2.3. Historicité et adjonction connotative

Les humains parlants que nous sommes se constituent autour de leur *historicité*. Une historicité qui ne peut pas être effacée et dont on a noté, du lexique à la discursivité en passant par la morphosyntaxe, qu'elle ne peut pas ne pas s'introduire dans les formes et les formulations retenues par la langue, car indépendamment de la nécessité désignationnelle, les connotations et les souvenirs des contextualités induites des usages antérieurs, collectifs ou non, reconnus ou non, chargent la banalité des mots et les transforment dans la manifestation du discours et dans la pratique langagière, contribuant ainsi aux évolutions de la langue, à son dynamisme, à son devenir. Il en est de même pour les normes que nous retenons, que nous élaborons, que nous suivons ou rejetons, et qui sont dépendantes de ces connotations et usages antérieurs. Des normes qui nous enserrent et nous déterminent en retour.

Rétention des connotations, perception des normes. Nous ne pourrions sans doute ni échanger ni communiquer efficacement (au sens humain et trivial de la communication ordinaire) si nous ne disposions pas de ressources linguistiques et langagières autorisant le double jeu continu sur notre perception connotative⁷ qui, en un certain sens, fonctionne en adossant une « fausse référence objectivable du sens donné » à une « vraie laxité de la signification subjectivement induite ». Un double jeu qui – stratégiquement ou non selon le besoin – revient à articuler et à manipuler (ou à introduire) un état de flou significationnel pour le bon développement des

⁶ Peut-être y a-t-il là quelque chose que l'on retrouve aussi dans la notion de déhiscence de Merleau-Ponty.

⁷ Des exemples concrets ? En voici quelques-uns : (i) les terminologies scientifiques qui « font rêver » par le double jeu connotatif de leur concrétude et de leur ouverture ; (ii) les dénominations politico-culturellement marquées qui investissent des espaces sémantiques en reconceptualisation formelle et/ou idéologique ; (iii) la dynamique de tabouisation et euphémisation, l'influence des « politiquement corrects » de tous bords et les effets de mode.

conduites humaines ordinaires. Et cela quels que soient les niveaux de notre pratique communicationnelle.

À partir de là, j'accepterai explicitement l'idée que l'outil linguistique est un objet « malléable » qui, par nature et par fonction, intègre (doit intégrer ?) une qualité de simple approximation, et cela non pas en tant que son défaut majeur, mais en tant qu'une de ses qualités essentielles. Une caractéristique d'indétermination qui soit fonctionnalisable dans le jeu de la mise en signification et dans le procès de reconstruction d'un sens après toute profération ou écriture⁸. Ce qui ne veut pas dire pour autant que le flou doit être présent dans tous les échanges verbaux.

On retient donc retient l'idée – dépourvue d'originalité – que les langues sont un donné toujours réélaboré, à continuellement réinvestir. Elles sont des matières toujours présentes, mais des matières à travailler à la fois individuellement et collectivement dans leurs formes et dans les significations qu'elles permettent de transmettre. À charge aux interactants-communicateurs, par leur action partagée dans les cadres communicationnels au sein desquels ils s'activent dans l'interaction, d'ajuster – ou d'estomper – ce qui se dit afin de le doter de sens et de faire signifier au mieux ce qui s'énonce dans la direction co-engagée avec le proférateur de l'instant, voire à ses marges ou à contresens de cette direction.

Toutefois, je précise que ce constat ne conduit :

- ni à penser que le signe n'est fondé *que* sur (ne résulte *que* de) cette « gestion du flou »,
- ni à occulter l'évidence de ce que, selon une heureuse suggestion de D. Samain⁹, l'on pourrait nommer des « idéalités de signification »,
- ni enfin à sous-estimer la fonction pratique de désignation référentielle (voire, déictique) qui est essentielle dans le langage.

Disons que s'attacher à la co-construction dynamique à laquelle je me suis intéressé, et qui retravaille et transforme continuellement le signe, dans sa forme comme dans son sens n'implique pas de négliger ce qui relève de l'acquis sédimenté auquel s'attache le linguiste traditionnel, et que c'est à l'articulation de ces deux domaines que s'activent les humains parlants.

Synthétisons. Ainsi que je l'ai précisé, il n'y a dans ce qui précède aucune originalité ni aucune nouveauté conceptuelle : les langues sont des outils de communication au sens plein caractérisés par leur ancrage à leurs utilisateurs. Pour être efficaces, elles sont dotées d'une potentialité d'indétermination inhérente et non effaçable. Leur usage est conditionné par cette potentialité d'indétermination fonctionnelle et par l'historicité adjuvante que les pratiques langagières des acteurs de la communication introduisent et ne peuvent pas ne pas intégrer. Un usage qui ouvre aussi bien vers le développement de langages scientifiques, de langues de bois,

⁸ Accessoirement, il est intéressant de noter que la 'positivité négative' de ce « flou » – si l'on veut bien accepter cet oxymore – est fonctionnellement impliquée par la conceptualisation structurale et relationnelle d'un Saussure qui, de son cours de Genève à ses notes sur « L'essence double du langage », conclut que « Aucun signe n'est [...] limité dans la somme d'idées positives qu'il est au même moment appelé à concentrer en lui seul. » Et que, finalement, « il n'y a pas de différence entre le sens propre et le sens figuré des mots – parce que le sens des mots est une chose essentiellement négative (2002 : 78, 80). » Bien évidemment, il ne s'agit pas là de « s'abriter » sous l'autorité d'un « Maître » reconnu, mais seulement de constater un croisement conjoncturel qui, d'un point de vue orienté vers la langue à un point de vue orienté vers ceux qui la fonctionnalisent, fait se croiser des constats à propos de la maniabilité conceptuelle du signe – et donc de la dynamique potentielle qui le concerne – en contexte d'utilisation.

⁹ Communication personnelle, février 2019.

de la communication ordinaire, ou vers l'expression – et la création – du symbolique et du poétique. Un usage plénier donc, qui par l'effet de cette double caractérisation – indétermination non effaçable et historicité – accroche les acteurs de la communication à la langue et au discours en les situant activement à la fois au centre du procès linguistique et langagier et au centre de la langue. Et cela, à travers la démultiplication des avatars qui très ordinairement se manifestent dans la pluralité des formes qui constituent cet usage. Formes représentées pour NOUS et par NOUS.

2.4. NOUS

Qu'est-ce que j'entends par ces 'NOUS' « majuscules » ? J'entends autre chose qu'un simple collectif – qu'il soit inclusif (nous avec eux) ou exclusif (nous sans eux). Il ne renvoie pas à des collectivités d'individus, ce n'est pas un référent sociolinguistique, il ne s'identifie pas au *in-group* gumperzien. Il s'agit d'une représentation complexe que j'identifie comme un *référentiel immanent du procès communicationnel*, lequel, au travers d'un rapport médié par les acteurs de la communication, se manifeste dans l'interaction et s'inscrit dans la transformation des langues. En arrière-plan des pratiques des humains parlants, cette notion se construit et s'actualise depuis les contraintes et les incitations perçues lors des choix langagiers et/ou formels actualisés dans l'échange. Incitations et contraintes qui sont susceptibles d'avoir d'importants effets dans les procès de mise en signification et dans la conduite de nos interactions. Ce NOUS est essentiel pour/dans la manifestation de ce qui se produit, de ce qui se fige, de ce qui se transforme et de ce qui signifie dans l'espace linguistique et langagier dont nous participons. Il est toujours implicitement considéré. Il illustre / atteste notre présence et subséquemment, retient notre état de sujet individuel et collectif variablement présent à nous-mêmes et au monde. Il ne s'agit évidemment pas d'une entité objectivable autrement que par le fait qu'il est possible de reconnaître sa manifestation dans nos pratiques langagières et discursives qu'il détermine. D'une certaine façon *NOUS informe la langue, la forme et la conforme... dans le même temps qu'il contribue à nous (y) situer*. Dans cette mesure, il participe à l'affirmation et à la confirmation de notre statut d'acteur séculier et régulier agissant(s) dans leur contexte interactionnel ordinaire.

Pour résumer. Ce NOUS est une cheville ouvrière dans notre activité de communication et d'élaboration épistémique qui est continûment produite dans nos interactions. Il détermine (et est déterminé par) l'ensemble des contraintes et des dynamiques qui dirigent collectivement la mise en signification de ce qui s'échange dans les procès communicationnels qu'actualisent les acteurs de la communication, ce qui intègre et dépasse les seules contraintes normatives auxquelles, par exemple, s'attache une sociolinguistique. Les contraintes et des dynamiques du NOUS retiennent tous les impliqués, tous les implicites des parcours et des rétentions d'historicité que drainent avec eux ces acteurs de la communication que nous « portons » en tant qu'humains parlants, par ailleurs conditionnés par les dimensions structuro-cognitives de notre entendement, par les effets induits de la corporéité des sujets expérimentiels que nous « portons » également.

Je noterai encore que l'usage plénier des langues et leurs développements sont conditionnés par la potentialité d'indétermination fonctionnelle des unités qui les constituent, par l'historicité adjuvante liée à cet usage et par la pression générale du NOUS, actif au centre des procès de mise en signification, langagiers ou autres. Il est ainsi perceptible dans la démultiplication des avatars que, très ordinairement, les acteurs de la communication que portent les humains parlants manifestent dans la sélection, la transformation et la fonctionnalisation des formes dont ils disposent.

Finalement, l'on peut rapprocher quelques lignes de W. von Humboldt de certains aspects du lien que ce NOUS entretient avec la langue et ses utilisateurs, ainsi que de la dynamique développée dans cette articulation :

C'est dans l'exacte mesure où elle est subjectivement agie et dépendante que la langue est objectivement agissante et autonome. Car, nulle part, pas même dans l'écriture, elle ne présente de situation stabilisée; ce qui en elle paraît mort doit y être sans cesse reproduit par la pensée, réanimée par la parole et la compréhension, réassumée en un mot par la subjectivité; mais il appartient en propre à l'acte [*Act*] de cette production de constituer aussitôt la contrepartie en érigeant pour la langue un statut objectif ; ainsi l'influence exercée par l'individu peut-elle être entièrement déterminante tout en étant asservie par ses propres produits actuels et passés. [...] La langue est ma propriété parce que je ne la profère qu'en la faisant ; et, comme elle n'a pas d'autres fondements que les actes parlants et parlés de toutes les générations humaines, engagés dans une communication interrompue, c'est la langue qui m'impose les limites que j'éprouve. ([1836] 1974 : 202).

2.5. La perspective de Mœbius, nous et NOUS

D'un point de vue méthodologique il semble que le procès réflexif qui permet au chercheur (à l'observateur) d'apprécier les agissements dépendants de ce NOUS, dont il n'est lui-même jamais exclu, ne soit pas toujours considéré comme essentiel dans nos procès d'élaboration des connaissances. En effet, une méthodologie fondée sur l'objectalisation et la décontextualisation de ce qui est retenu pour objet d'étude, méthodologie dont la nécessité va de soi dans des configurations maîtrisées de recherche afin de circonscrire et de réduire conjonctuellement le phénomène à décrire, peut avoir pour effet de masquer ce qui ne devrait pas être omis : le rapport constitutif aux « choses » et aux « concepts » que les chercheurs, tout autant que les acteurs de la communication, développent dynamiquement dans le présent de leurs saisies. C'est ainsi que l'on s'intéresse assez rarement – dans le champ disciplinaire où l'on fait ce que l'on fait – à la façon dont on fait effectivement ce que l'on fait, aux modalités et modalisations de ce faire et subséquemment, à la reconnaissance sinon à la description de cet état de fait. Or, cela est particulièrement informatif en tant que connaissance et en tant que stratégie d'élaboration des connaissances. Penser à Maturana et Varela (1994 : 237) reprenant l'imagerie de 'La galerie de tableaux' d'Escher.

Alors, où en sommes-nous ? Où donc est placé NOUS dans ce contexte réflexif ? Proposons une image. Descripteurs de la communication ordinaire ou savante, nous sommes naturellement *extérieurs* au NOUS dans la mesure où nous le conceptualisons et l'objectivons en vue de l'analyser dans un procès descriptif ; acteur de la communication ordinaire ou savante nous l'actualisons continûment dans notre activité qu'il contribue à diriger. Mais dans le même temps, nous sommes aussi *intérieurs* au NOUS parce qu'il nous enserme. L'on peut dès lors considérer que ce NOUS, subjectivé, mais objectivable, et *nous* – qui le conceptualisons – nous situons sur un même plan unique !

Avec toute la complexité des dynamiques qui le composent, ce plan unique qui n'est ni celui des langues, ni celui des acteurs de la communication est un plan spécifique qui conjoint et articule les langues à leurs utilisateurs (acteurs de la communication et descripteurs), celui où se développe la dynamique qui s'actualise en contexte interactionnel ordinaire et/ou dans un but d'élaboration de connaissance à entreposer plus ou moins explicitement dans une mémoire individuelle ou collective.

En conséquence, j'interpréterai métaphoriquement NOUS comme l'un des lieux conceptuels manifestant le rapport de contrainte réciproque et réflexif des langues aux acteurs de la

communication (que nous sommes, nous humains parlants) sur ce plan spécifique de la communication, que je concevrai à l'image du plan paradoxal d'un *anneau de Mœbius*, constituant l'espace dédié de notre parcours (Nicolai, 2011 : 139, 2017c). Un plan dont, dans la mesure où nous sommes à la fois les acteurs et les descripteurs de cette communication et des langues, nous ne sortons jamais. Un plan qui, dans les termes de Merleau-Ponty (1964 : 155) est peut-être le lieu de notre déhiscence.

S'actualisant donc dans cette boucle uniplanaire on dira que NOUS – toujours à la fois en arrière (prédéterminant notre activité) de nous et devant nous (se construisant de notre activité) – contribue à mettre en signification et à redéfinir ce qui se développe, liant et (re)contextualisant sans rupture et dans une transformation continue la subjectivité des acteurs de la communication, l'historicité de leurs pratiques et la matérialité des formes qu'ils utilisent par le biais d'une dynamique qui scande la temporalisation de notre continuité vécue.

Finalement, quel est l'intérêt de ce passage par l'anneau de Mœbius ? Ce sera d'avoir mis en évidence la clôture dans laquelle nous fonctionnons et le fait que, de n'être jamais extérieur à nous-mêmes, nous élaborons nos connaissances, construisons nos théories et fonctionnons au sein d'un clivage que nous générons et régénérons continûment, dans une circularité manifeste.

Parallèlement, je peux encore renvoyer à Maturana et Varela posant que : « nous nous sommes placés dans une démarche circulaire (1994 : 234) », et que aussi banalement que l'œuf et la poule fonctionnant dans l'univers clos qu'ils actualisent naturellement : « nous ne pouvons sortir de ce cercle et quitter notre domaine cognitif [...] nous sommes continuellement immergés dans ce réseau d'interactions, dont le résultat est entre les mains de l'histoire. [...] c'est le cercle cognitif qui caractérise notre devenir, et exprime notre manière d'être des systèmes vivants autonomes (1994 : 235). »

2.6. L'hélicoïde en point de fuite

Retournons maintenant vers la postulation de la causalité circulaire dans notre saisie des phénomènes et vers notre anneau de Mœbius pour nous demander si nos mises en signification épistémique plus ou moins circulaires et notre présence affirmée sur la face monoplainaire de cet anneau de Mœbius auraient un rapport avec ce que l'on a retenu depuis longtemps sous le nom de cercle herméneutique, dans l'une ou l'autre de ses variantes. Avons-nous une place dans le cercle ?

Revenons vers ces acteurs de la communication que « portent » les humains parlants et qui « fonctionnent » sur la face monoplainaire d'un anneau de Mœbius, ensemble et avec leurs représentations. Là, il apparaît qu'ils poursuivent une *dérive hélicoïdale* sur l'axe d'une temporalité, nourrie et redéfinie à chaque instant par le jeu de leurs représentations et du rapport qu'ils entretiennent avec elles. Des représentations et un rapport qu'ils actualisent, développent et transforment, adossés d'une part à l'historicité induite de leurs parcours qui précontraint et prédétermine leurs dynamiques et d'autre part aux pratiques de mise en signification ordinaires et/ou savantes qu'ils élaborent sous les auspices d'une causalité potentiellement circulaire au sein des phénoménologies dont ils participent – dont nous participons.

Mais pourquoi une dérive « hélicoïdale » ? Parce que pour comprendre ce qui s'offre à nous et pour signifier ce que nous intentons contextuellement, nous nous situons *de facto* dans une perspective où, ayant intégré notre subjectivité et nos réanalyses continues de l'état antérieur, nous (re)partons chaque fois dans notre présent – avec ce dont nous disposons –, « each another next first time (*chaque nouvelle première fois*) » selon le mot et les termes de Garfinkel (1967). Et cela, en transformant, accessoirement, les formes et les structures des langues. Et plus précisément encore, en (re)construisant tout ce qui est accessible de données de langues dans

notre présent. D'où, l'hélicoïde, qui illustre l'illusion d'un « éternel retour » dans notre espace chaque fois transformé, chaque fois reconstruit, mais jamais identique à lui-même ; car ce n'est jamais par le même point que va repasser le « personnage transformé » que nous sommes déjà... mais seulement à son aplomb ! Alors, tentons un aphorisme : la spirale herméneutique, c'est le procès que nous activons, visant à la complétude de notre espace de référence en procédant à sa saturation ; la dérive hélicoïdale, c'est notre dynamique historicisée et continue de transformation.

3. Rencontres et croisements

On peut s'attendre à ce que ces réflexions sur le sujet expérientiel, le clivage, l'historicité, NOUS, Mœbius et la dérive hélicoïdale, dérivées à la fois de travaux descriptifs, d'études sociolinguistiques et d'analyses critiques de nos propres modalités de saisie des phénomènes, contribuent à structurer un espace spécifique d'interdisciplinarité et d'élaboration épistémologique commun dans lequel se transforment les sciences humaines. L'intéressant ici c'est que, par le fait que la question abordée est celle de l'humain parlant saisi dans la dynamique du procès de mise en signification qu'il élabore et dans lequel il s'insère, des croisements avec d'autres espaces (bulles ?) interdisciplinaires – indépendamment élaborées – se profilent.

Ainsi, tout naturellement, l'ensemble de la problématique de la dynamique sémiotique, concernée par les sciences du langage au sens large et les autres sciences humaines traditionnelles, se voit croiser des approches conduites dans le domaine de la cognition – ce qui aujourd'hui relève de la tarte à la crème – ; mais elle pourrait tout aussi bien croiser d'autres approches conduites dans l'ordre philosophique aux marges de la phénoménologie et/ou de l'herméneutique, là où – adossé ou non à une connaissance 'linguistique' – est ouvert un questionnement sur la fonction et la fonctionnalité de la parole, est problématisée la réflexion sur la mise en signification dans et hors le langage. Bref, là où l'homme est questionné dans son statut et sa pratique de communicant.

C'est pourquoi, dans cette perspective, il vaut la peine de confronter certains attendus et présupposés, certaines analyses et conceptualisations qui, dans un espace épistémique élargi, semblent pouvoir se croiser, ou s'être déjà croisés. Les parallélismes, les convergences et les « adossements » ainsi susceptibles d'être pointés ne peuvent qu'enrichir la réflexion collective et le débat.

Alors, pour clore l'étape d'aujourd'hui, et comme clin d'œil à un public que je sais être sensible aux perceptions « chiasmiques », je ne résiste pas au plaisir de citer Merleau-Ponty (que je connais si peu !) :

Il y a une réversibilité de la parole et de ce qu'elle signifie ; la signification est ce qui vient sceller, clore, rassembler la multiplicité des moyens physiques, physiologiques, linguistiques de l'élocution, les contracter en un seul acte, [...] la signification rejaillit en retour sur ses moyens, elle s'annexe la parole qui devient objet de science, elle s'antidate par un mouvement rétrograde qui n'est jamais complètement déçu, parce que déjà, en ouvrant l'horizon du nommable et du dicible, la parole avouait qu'elle y a sa place, parce que nul locuteur ne parle qu'en se faisant par avance allocutaire *ne serait-ce que de soi-même*, qu'il ferme d'un seul geste le circuit de son rapport à soi et celui de son rapport aux autres et, du même coup, s'institue aussi *délocutaire*, parole dont on parle : il s'offre et offre toute parole à une Parole universelle ... [...]. En un sens, comprendre une phrase ce n'est rien d'autre que l'accueillir pleinement dans son être sonore, ou, comme on dit si bien, *l'entendre* ; le sens n'est pas sur elle comme le

beurre sur la tartine, comme une deuxième couche de « réalité psychique » étendue sur le son : il est la totalité de ce qui est dit, l'intégrale de toutes les différenciations de la chaîne verbale (Merleau-Ponty 1964 : 199-201).

Certes, l'on peut encore se demander où en est le linguiste, et s'il est encore « linguiste » lorsqu'il se confronte à ces questions¹⁰. Dans quel champ d'expérience, dans quel espace de conceptualisation va-t-il se situer ? L'on peut également se demander ce qu'il en est de l'intérêt pratique de ces réflexions qui interpellent concepts théoriques et observables génériques, dans la mesure où l'on ne voit pas clairement d'outillage méthodologique, d'« algorithme » d'analyse, sinon d'objet empirique concret permettant de tester leur utilité immédiate, tout en songeant qu'une réflexion visant à esquisser un cadre n'est pas sans intérêt pour le dessein qu'il autorisera.

Ici sans doute, tout comme Mohammed Dib l'a si bien dit dans 'L'arbre à dire' à propos de l'immigré qui revient au pays : « ... y a-t-il un retour possible pour celui qui est parti ? Pour ma part, je ne le crois pas ou plutôt je crois que celui qui est parti n'est plus celui qui revient. »

À suivre !...

Références bibliographiques

BADIR, Sémir & PARRET, Herman (éds.) (2001). *Puissances de la voix. Corps sentant, corde sensible*. Limoges : Nouveaux Actes Sémiotiques. PULIM.

BARTHES, Roland (1972). Le grain de la voix. *Musique en jeu*, novembre 1972, ou *Œuvres complètes IV*, 1972-1976 (148-156). Paris : Le Seuil.

BONDI, Antonino (2012). Le sujet parlant comme être humain et social. *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 65, 25-38.

BOTTINEAU, Didier (2012). La parole comme technique cognitive incarnée et sociale. La Tribune internationale des langues vivantes. Paris : *Union des professeurs de langues dans les grandes écoles scientifiques* (44-55). <hal-00770352> .

BOTTINEAU, Didier (2013). Pour une approche énaïve de la parole dans les langues. *Langages*, 192, 11-27.

BOTTINEAU, Didier (2016). Ce que le signe nous fait quand « on le parle ». Propriétés du signe du point de vue de l'énaïve. *Journées d'études : Penser le signe et ses limites. Rencontre entre la poésie et la linguistique*. 4-5 octobre 2016. Rouen. <https://webtv.univ-rouen.fr/permalink/v1256198ceb545mfu61n/>.

CADIOT, Pierre & VISETTI, Yves-Marie (2001) *Pour une théorie des formes sémantiques*. Paris, Presses Universitaires de France.

FONAGY, Ivan (1983). *La vive voix, essai de psycho-phonétique*. Paris : Payot.

GARFINKEL, Harold (1967). *Studies in Ethnomethodology*. Englewood Cliffs (New Jersey) : Prentice Hall.

¹⁰ À ce propos, l'un de mes meilleurs collègues, Didier Samain, me faisait judicieusement remarquer en commentant ce texte : « le travail du linguiste consiste d'abord, voire uniquement, à décrire ces objets sociaux co-construits par les acteurs séculiers et réguliers ... C'est ce résultat social et normalisé que décrivent les linguistes, pas les processus de co-construction sociale et cognitive eux-mêmes. [...] tu essaies de mettre à jour (même si c'est sous forme programmatique) des causes efficientes, des causalités singulières. [...] Mais ce n'est pas le problème des linguistes. »

- GUIRAUD, Pierre (1967). *Structures étymologiques du lexique français*. Paris : Larousse.
- HILL, Clifford. A. (1991). Recherches interlinguistiques en orientation spatiale. *Communications*, 53, 171-207. (Traduction de Claude Vandeloise).
- HUMBOLDT, Wilhelm von ([1836] 1974). *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais*. (Traduction de Pierre Caussat). Paris : Le Seuil.
- KÖHLER, Wolfgang (1927). *L'intelligence des singes supérieurs*, Paris : Félix Alcan.
- MATURANA, Humberto R. & VARELA, Francisco J. ([1992] 1994). *L'arbre de la connaissance*. (Traduction de François-Charles Jullien). Paris - Reading – Amsterdam : Éditions Addison-Wesley France.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1945). *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1960). *Signes*. Paris : Gallimard.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1964). *Le visible et l'invisible*. Paris : Gallimard.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1969). *La prose du monde*. Paris : Gallimard.
- NICOLAÏ, Robert ([1982] 1979-1984). De l'entrelacs à la courbure : emprunt vel genesis. *Comptes rendus du GLECS, tome 24-28*, 241-267. Séance du 24 novembre 1982. <https://www.academia.edu/6617147/>.
- NICOLAÏ, Robert [(1983] 1987). Réflexions comparatives à partir des lexiques négro- africains et chamito-sémitiques : faits et théorie. Dans Herrmann JUNGRAITHMAYR & Walter W. MÜLLER (eds.), *Proceedings 4th International Hamito-Semitic Congress, Marburg, 20-22 september 1983* (p. 47-64). Amsterdam : J. Benjamins.
- NICOLAÏ, Robert (1985). Théorie du signe et motivation : recherche en lexicologie dynamique. Dans C. P. BOUTON, Étienne BRUNET & Louis-Jean CALVET (éds.), *Hommage à Pierre Guiraud*. Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Nice, vol. 52 (305-318) : Nice-Vancouver-Paris.
- NICOLAÏ, Robert (1986). Catégorisation pratique et dynamique linguistico-langagière (application à la morphosémantisation et aux constructions normatives). *Langage et Société*, 35, 33-66.
- NICOLAÏ, Robert (1987). Le lexique, le sujet et sa langue (Des morphosémantismes et de l'interdisciplinarité). Dans Alain PRUJINER (éd.), *L'interdisciplinarité en sciences sociales pour l'étude du contact des langues : Actes du 2^{ème} Colloque CIRB, Québec – Nice* (p. 88-100). Laval : Centre international de recherches sur le bilinguisme (CIRB).
- NICOLAÏ, Robert (1992). Utilisation des structurations lexicales pour la recherche comparative. Circularité et enroulement en songhay et touareg. Dans Erwin EBERMANN, Erich R. SOMMERAUER & Karl É. THOMANEK (eds.), *Komparative Afrikanistik. Sprach-, geschichts- und Literaturwissenschaftliche Aufsätze zu Ehren von Hans G. Mukarovsky* (p. 257-267). Beiträge zur Afrikanistik, 44, Wien.
- NICOLAÏ, Robert (2007). Des frontières, des normes, de l'ethnicité et du style. 4^e Table Ronde de la Chaire IUF Dynamique du langage et contact des langues : « Question(s) de frontière(s) et frontière(s) en question(s) ». Université de Nice 14-15 décembre 2007.
- NICOLAÏ, Robert (2011). *La construction du sémiotique. Réflexion sur les dynamiques langagières et l'activisme des acteurs*. Paris : L'Harmattan.
- NICOLAÏ, Robert (2012a). Du contact entre les langues au clivage dans la langue. Vers une anthropologie renouvelée. *Journal of Language Contact*, 5.2, 279-317.

- NICOLAÏ, Robert ([2009] 2012b). Je, moi et les autres : des locuteurs aux acteurs dans la dynamique communicationnelle. Dans Martine DREYFUS & Jean-Marie PRIEUR (éds.), *Hétérogénéité et variation* (p. 98-120). Paris : Michel Houdiard.
- NICOLAÏ, Robert (2012c). L'improbable parenthèse de la (socio)linguistique. Dans Françoise GADET (éd.), *Cahiers de linguistique, numéro spécial « Construction des connaissances sociolinguistiques. Du terrain au positionnement théorique »*, 38/2 : 167-193.
- NICOLAÏ, Robert (2014). Le sociolinguistique comme contexte et le sémiotique comme construction, ou vice-versa: « Who's the Artist ? ». *Hommages à John Gumperz. Langage et Société*, 150, 85-97.
- NICOLAÏ, Robert (2016a). Langues, dynamique sémiotique, pertinences: des devanciers et des contemporains. *Langage et société* 158, 107-127.
- NICOLAÏ, Robert (2016b). Fonctionnalisme et création de sens. La perspective de la dynamique sémiotique. *Colloque international à l'occasion du 90e anniversaire du Cercle linguistique de Prague : Expérience et avenir du structuralisme / Vergangenheit und Zukunft des Strukturalismus / Past and Prospects of Structuralism / Minulost a budoucnost strukturalismu, Prague, 24-26 octobre 2016*.
- NICOLAÏ, Robert ([2008] 2016c). Espace de variabilité, dimension du paraître et dynamique des acteurs. Dans Gilles SIOUFFI (éd.). *Modes langagières dans l'histoire. Processus mimétiques et changements linguistiques*, (p. 75-102). Colloque « Modes langagières dans l'histoire Processus mimétiques et changements linguistiques ». Montpellier 11-13 juin 2008. Diaporama de la présentation en ligne : <https://www.academia.edu/3584358/>.
- NICOLAÏ, Robert (2016d). Language Mixture, Contact and Semiotic Dynamics: Some Thoughts in Counterpoint to Schuchardt's Approach, *Journal of Language Contact*, 9.3, 543- 571.
- NICOLAÏ, Robert (2017a). Meanderings around the notion of "contact" in reference to languages, their dynamics, and to "WE". *Journal of Language Contact*, 10.3.
- NICOLAÏ, Robert (2017b). *Signifier. Essai sur la mise en signification*. Paris : ENS Éditions.
- NICOLAÏ, Robert (2017c). Danse des interprétants, rémanence de l'historicité... et NOUS, (ouverture vers quelques questionnements « hors champ »), *Le Cours de Linguistique Générale. 1916-2016 Atelier libre « Linguistique et sémiotique »*, Genève 12-13 janvier 2017.
- NICOLAÏ, Robert (2018). Language contact, cognitive circularity and "WE". *Journal of Language Contact*, 11.1, 113-137. <https://www.academia.edu/32867408/> (version française en ligne : « Contact des langues, circularité et "NOUS" »).
- NICOLAÏ, Robert (2019). *Parcours sémiotiques, ou les mots des hommes. Une anthropologie langagière*. Paris : L'Harmattan.
- PETERFALVI, Jean-Michel (1965). Les recherches expérimentales sur le symbolisme phonétique, *L'année psychologique*, 65 (2), 439-474.
- PETERFALVI, Jean-Michel (1970). *Recherche expérimentale sur le symbolisme phonétique*. Paris : CNRS.
- ROSENTHAL, Victor & VISETTI, Yves-Marie (2008) Modèles et pensées de l'expression : perspectives microgénétiques, *Intellectica*, 50-3, 177-252.
- ROSENTHAL, Victor & VISETTI, Yves-Marie (2010). Expression et sémiologie pour une phénoménologie sémiotique. *Rue Descartes*, 70, 26-63. Numéro spécial sur Les usages de Merleau-Ponty, dossier coordonné par François-David SEBBAH & Nicolas PIQUE.

SAUSSURE, Ferdinand de (2002). *Écrits de linguistique générale*. Texte établi par Simon BOUQUET & Rudolf ENGLER. Paris : Gallimard.